

XYZ. La revue de la nouvelle

Synthèse

Thierry Geaniton



Number 71, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/3830ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Geaniton, T. (2002). Synthèse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (71), 13–18.

Synthèse

Thierry Geaniton

Certaines vérités n'ont de force que dans l'ombre et piétinées. Au grand jour, elles s'envolent, regagnent leur ciel impérissable.

ROGER NIMIER,
Le hussard bleu

Jeune homme d'une insolente beauté, Georges Dugral-Masson de la Tissanderie n'avait pu éviter l'écueil de la fatuité. Dissipant sa jeunesse dans les alcôves délicatement parfumées, usant en tout lieu du passe-partout de son sourire enjôleur, les portes de la vie s'étaient toujours ouvertes devant lui à deux battants, l'exonérant de toute forme de mistoufle. Ainsi avait-il toujours joui d'une totale liberté d'esprit pour se consacrer à l'étude attentive de sa belle mine et au choix délicat des beaux habits qui feraient avantageusement ressortir sa taille bien prise.

Comme rien ne lui manquait, Georges était naturellement suffisant. Les années avaient passé sans que la maturité pût trouver à mordre dans ce muguet dont le rire et la pensée sonnaient désespérément creux. Adulé depuis son plus jeune âge, point focal de toutes les attentions enamourées, il baignait constamment dans l'agréable sentiment de sa perfection. N'ayant à triompher d'aucune difficulté existentielle particulière, il avait mené ses études en joyeux dilettante, par simple conformisme, libéré de la préoccupation d'une carrière professionnelle qui ne le tourmentait en aucune façon, ses parents jouissant d'un capital qui forçait le respect et la servilité de leur entourage, et dont il se savait l'unique héritier.

Nimbé de ce contentement béat, Georges aborda la quarantaine dans un état très avancé de crétinisme parfait, lequel convenait impeccablement au milieu superficiel dans lequel il évoluait en toute insouciance.

À quarante-cinq ans, cette beauté qu'il croyait immarcescible présenta pourtant d'indubitables signes de flétrissure que des pommades hâtivement commandées et discrètement employées ne parvinrent à dissimuler. Depuis lors, il n'était plus si rare qu'au cours de soirées de ribote il essayât de plein fouet d'inexplicables rebuffades auprès de jeunes péronnelles dont l'une d'elles, un soir, avait poussé l'affront jusqu'à lui tourner ostensiblement le dos après l'avoir traité de « vieux beau ». L'insulte porta, la blessure fut sensible. Désarçonné, l'Apollon déchu en était resté aussi pensif que son cerveau atrophié lui permettait de l'être. Ce fut dans cet état de semi-prostration qu'il télescopa son vieil oncle Romuald le lendemain après-midi, sur la promenade de Veziny. Lisant dans le regard de Georges la déroute complète de certitudes inébranlables, Romuald eut un hochement de commiseration avant d'empoigner son beau zombi de neveu par le coude pour le guider prudemment vers l'ambiance feutrée de son salon. Dans ce havre de silence, Georges s'ouvrit alors à son vénérable parent. Quelque chose n'allait décidément plus. Depuis quelque temps, il éprouvait une sensation de vide qui lui serrait le cœur et révolutionnait son estomac. Peut-être couvait-il une méchante maladie ? Il soupçonnait même une dégénérescence musculaire car à diverses reprises, lui, le fringant boulevardier, s'était récemment fait coiffer par de jeunes gens qui pourtant allaient leur chemin d'un pas nonchalant. Piqué au vif, il tentait alors de les dépasser à son tour, ce qu'il ne parvenait à faire qu'au prix d'efforts particulièrement soutenus qui le laissaient tout essoufflé. Par ailleurs, grimpant naguère les marches d'escalier quatre à quatre avec une agilité de bouquetin, il en était progressivement venu à réduire ce nombre à trois, à deux, puis à une, ne sentant absolument plus la nécessité de marquer un tel empressement à gagner des paliers qu'il atteindrait toujours bien assez tôt. Et voici que cet incident de la veille lui avait fait entrevoir une explication qui le glaçait d'épouvante. En effet, après avoir longuement évolué dans l'espace sans encombre de son cerveau, la pensée de tous ces fourriers de la décrépitude avait fini par s'entrechoquer avec celle de l'insulte de « vieux beau » que

cette pimbêche ne lui avait pas envoyé dire. La collision avait été des plus désagréables pour Georges car de ce brutal accouplement était née l'inquiétante obligation de trouver promptement un substitut à son charme physique en déclin, sous peine de se retrouver dans un isolement affectif d'autant plus effrayant qu'un tel état lui était absolument inconnu.

Le vieux Romuald écouta pensivement les confidences émues de son neveu, souriant avec bienveillance. Puis il parla tranquillement d'étape nouvelle, de chrysalide et de papillon, d'éveil balbutiant de la pensée. La soirée se conclut par le don que l'oncle fit au neveu d'un petit livre en maroquin vert tiré de sa bibliothèque, relatant la vie de saint François d'Assise, lecture qui devait, prédisait-il, lui apporter bien des réponses à ses angoisses. Georges l'accepta avec un certain embarras, n'ayant guère accoutumé à manier ce genre d'objet.

Cette biographie fut pour lui un véritable séisme. L'histoire de ce jeune François dilapidant ses vertes années en frivolités avant de s'engager dans une voie d'abnégation totale le laissa stupéfait. Il ne comprenait pas comment ni pourquoi cet homme, ayant renoncé aux jouissances de la vie mondaine, pouvait en ressentir une si profonde joie. Le surlendemain, il se précipita chez son vieil oncle et le cribla de questions avant de lui emprunter une brassée d'ouvrages.

Quelques mois plus tard, Romuald, sans doute satisfait du travail accompli, fit voile vers les espaces éthérés, le cœur content et le sourire aux lèvres. Outre un sens à son existence, le vieil homme avait légué à Georges sa vaste bibliothèque. Le néophyte prit un goût immodéré à l'étude, s'enfermant chez lui autant que possible pour s'y consacrer corps et âme. Émerveillé par tout ce qu'il avait à découvrir, il se sentait comme un petit enfant tout réjoui de maîtriser enfin son abécédaire. Son enthousiasme irradiait de façon si flamboyante qu'il subjuguait davantage encore que ne l'avait fait le mirliflore tiré à quatre épingles qu'il était jadis, à ceci près qu'il intimidait désormais et inspirait chaque jour davantage un respect tel que nul n'aurait sérieusement envisagé de se comporter en malotru avec lui. Quant à ceux qui, sous le coup

d'une émotion quelconque, laissaient inopinément fuser en sa présence un juron retentissant, ils s'excusaient en rougissant, ce qui ne manquait jamais de le faire sourire.

À l'orée de sa soixantième année, Georges se leva un matin tout animé d'une grande et généreuse idée : transmettre le merveilleux flambeau qu'il avait reçu, de manière que chacun pût en faire l'usage pour illuminer son existence et trouver ainsi la plénitude et la sérénité. Le jour même, il fit ôter toutes les serrures de sa porte désormais constamment ouverte à ses amis et à tous ces humbles gens qui prirent l'habitude de venir converser avec cet attachant original, dans la bonhomie duquel ils puisaient toujours un réconfort des plus doux, petit succès personnel que Georges devait en partie au mot de mère Teresa dont il s'était fait un leitmotiv : « Ne laissez pas celui qui vient à vous repartir moins heureux. » Du reste, il ne manquait jamais de prodiguer de sages conseils qu'il savait diplomatiquement glisser sous l'enveloppe d'attrayantes anecdotes.

Quoique fructueuse, la formule laissa Georges insatisfait. Saintement ambitieux, il fit cette réflexion qu'il toucherait un auditoire beaucoup plus vaste s'il consignait dans un livre largement distribué le fruit juteux de ses lectures et méditations, augmenté de la retranscription de ses entretiens avec les vieux sages de l'Orient qu'il visitait fréquemment, ainsi que de ses expériences contemplatives réalisées lors de ses périodiques trekkings dans le désert de Tunisie. Il se plongea aussitôt dans ce travail titanesque, sans pour autant léser ses nombreux visiteurs qui le surprenaient toujours noyé sous un amoncellement de livres et de papiers qu'il quittait d'ailleurs systématiquement avec la meilleure grâce du monde pour prêter une oreille attentive à ses interlocuteurs. Car Georges avait ceci de particulier qu'il était toujours d'une disponibilité totale pour quiconque l'approchait.

Avec les années, ce qui ne devait être qu'un vade-mecum du cheminement spirituel promettait de devenir une véritable somme. Un soir, contemplant les mille trois cents pages de son manuscrit, Georges poussa un profond soupir en réalisant l'absurdité de la chose : personne ne lirait un si volumineux ouvrage,

dût-il en retirer cette paix de l'âme tant désirée. Décidément, il fallait épurer, aller à l'essentiel. Il reprit courageusement son travail, l'élagua abondamment, au point de n'en laisser que cinq cents pages d'une écriture serrée. C'était encore beaucoup trop. Il recommença son entreprise de dépouillement. Tous ces feuillets épars couvrant son bureau et jonchant le sol ne manquaient pas d'intimider les visiteurs curieux, qui se perdaient en pronostics sur l'incalculable portée qu'aurait certainement la grande œuvre de leur vénéré penseur. De fait, chaque fois qu'on l'interrogeait sur ce point, il annonçait, avec un fin sourire qui en disait terriblement long, qu'il mettait la dernière main à un ouvrage qui fournirait la clé d'un épanouissement intérieur digne du Bouddha. Autant dire que cette révélation était attendue avec fébrilité.

Un soir enfin, le studieux vieillard referma la chemise mauve de son manuscrit achevé. Par esprit de purification, il se débarbassa de tous ses brouillons, notes et papiers qu'il fit disparaître dans l'âtre crépitant. Seul trônait sur son bureau le fruit mûr de sa vie méditative. Satisfait, il gagna sa petite chambre et s'étendit sur son lit pour y prendre ce long repos qu'il estimait avoir mérité et que rien ne troublerait plus, hormis peut-être le dépit qui lui était venu sous les traits de ce jeune Paul, déroutant adolescent jailli d'on ne savait où et qui, depuis deux ans, s'était attaché à lui avec la ténacité d'une amibe. Alliant la naïveté de Nicodème à la rêveuse désinvolture de Rimbaud, ce jeune homme, imperméable à tout enseignement, était devenu un véritable défi pour Georges qui s'était juré d'allumer une étincelle d'intelligence chez cet esprit tragiquement infertile. Hélas ! chaque fois qu'il s'était cru sur le point d'y parvenir, Paul lui avait alors posé une question si dénuée de sens et de raison que Georges, subitement très las, comprenait qu'il avait, une fois de plus, perdu sa peine et son huile. Sa seule consolation, maintenant qu'il touchait à son heure dernière, était de se dire que lorsqu'il paraîtrait bientôt dans le box des accusés du tribunal céleste, il comptait bien arguer pour sa défense qu'à l'impossible nul n'était tenu.

Lorsque Paul vint le visiter le lendemain après-midi, il trouva son vieux maître paisiblement allongé, mains croisées sur

la poitrine, noble et serein comme le gisant d'une petite église de village. Ému par le sourire imprimé sur les lèvres du sage refroidi, cette pensée de Confucius, qu'il l'avait un jour invité à méditer, lui vint immédiatement à l'esprit : « Lorsque tu viens au monde, tout le monde sourit : tu es le seul à pleurer. Mène ta vie de telle manière que, le jour de ta mort, tout le monde pleure et que tu sois le seul à sourire. »

Trois jours plus tard, encore sous le coup des émouvantes funérailles auxquelles il venait d'assister, Paul, soucieux de perpétuer la mémoire de son défunt mentor, se rendit chez lui afin d'y récupérer le précieux manuscrit et de le donner dare-dare à l'imprimerie. À son grand étonnement, il passa le cabinet d'études au peigne fin à trois reprises sans y trouver la moindre trace de la foisonnante somme philosophique. Peut-être était-ce là le message d'un ultime enseignement que Georges avait voulu transmettre ? Que jamais aucun ouvrage n'offrirait, toute rôtie, la voie de la sagesse ? Le disciple se souvint alors de cette autre parole, empruntée à Proust, que Georges lui ressassait immanquablement chaque fois qu'il le serrait d'un peu trop près : « On ne reçoit pas la sagesse, il faut la découvrir soi-même, après un trajet que personne ne peut faire pour nous, ne peut nous épargner » Ainsi, c'était donc cela... Désappointé, Paul quitta lentement le cabinet d'études. Sur le seuil, il se retourna afin d'embrasser une dernière fois la pièce d'un regard chargé de mélancolie. Fixant machinalement la chemise mauve apparemment vide qui traînait sur le bureau, il fut pris d'un léger tressaillement. Subitement intrigué, il revint précipitamment sur ses pas et s'en empara, le cœur palpitant. Il l'ouvrit délicatement afin de ménager un espoir têtue. Bernique ! La chemise ne contenait qu'une demi-feuille de papier sur laquelle Georges avait griffonné en lettres capitales le mot « HARMONIE ». Un instant dubitatif, le jeune homme finit par hausser les épaules, chiffonna distraitement la note en une petite boulette qu'il envoya d'une chiquenaude dans la cheminée.